



Découvrir l'Azerbaïdjan

Jean-Michel BRUN,

Journaliste, directeur de la publication de musulmansenfrance.fr

AZERBAÏDJAN MON AMOUR

Le 15 mai 2021, je me rends pour la première fois en Azerbaïdjan. Je suis accompagné du Dr Karim Ifrak, islamologue réputé et chercheur au CNRS, et de Sarra Dourmane, journaliste reporter d'images. Il faudrait des pages pour raconter notre séjour. J'ai donc choisi deux moments : la découverte de Bakou et le cauchemar d'Agdham.

« Aller en Azerbaïdjan ? Quelle idée ! Tu as vu ce qui s'y passe ? Ils te fournissent un gilet pare-balles au moins ? »

Voir ce qu'y s'y passe, c'est justement pour cela que je suis dans l'avion en ce mois de mai 2021, direction Bakou.

Cette question, pourtant posée par un ami intellectuel féru d'histoire, montre bien à quel point nous, les Français, casaniers par nature, avons le sentiment de plonger dans l'inconnu dès que nous franchissons les frontières du monde occidental.

On comprend peut-être mieux aussi la perception que nous avons du conflit entre les Arméniens et les Azerbaïdjanais. Les uns proches et familiers, les autres lointains et énigmatiques.

La question arménienne, justement, je connais. Dans les années 80, au moment des attentats perpétrés en France par l'ASALA ⁽¹⁾, je fus amené à réaliser plusieurs reportages pour la télévision et même à participer à l'écriture d'un livre sur le sujet. Une expérience au goût amer. Nous n'avions alors qu'une seule source d'information, et si je fis mon possible pour aller chercher au-delà des certitudes manichéennes et univoques, ce fut sans doute en vain. Les événements m'ont appris à me méfier des évidences. Je n'ai jamais aimé les histoires de bons et

de méchants, ni jouer aux cow-boys et aux indiens. Il arrive que les rôles ne soient pas ceux qu'on croit.

Cette histoire, on avait presque fini par l'oublier, tant l'actualité, malgré des appels récurrents de la communauté arménienne à l'appellation génocidaire des événements de 1915, nous offrait d'autres grains à moudre.

Et puis la guerre des 44 jours est arrivée. De nouveau l'approche en noir et blanc des médias, des politiques.

Vieille habitude récurrente de journaliste, je consigne sur mon petit carnet mes préjugés sur ce pays où je n'ai encore jamais mis les pieds. Oui, moi aussi je possède des a priori, et ce geste, presque fétichiste, me permettra de les confronter plus tard avec la réalité. Histoire de se rappeler que la vérité ne se dévoile que devant ceux qui doutent.

Un ex pays soviétique... probablement une administration tatillonne, l'enfer des autorisations qu'on attend et qui n'arrivent jamais, les anges gardiens supposés vous aider mais qui vous surveillent et vous suivent partout l'air soupçonneux... un pays en guerre... « des soldats armés jusqu'aux dents avançant quatre par quatre prêts à bondir ⁽²⁾ »... Vais-je atterrir chez les gentils ou chez les méchants ?...



Bakou. Le choc.

Le choc parce que franchement je ne m'attendais pas à cette ambiance à la fois jeune, tranquille, bon enfant et joyeuse. « *Bakou, le nouveau Dubaï du Caucase, la ville de tous les excès* », avait titré un reportage condescendant du magazine Enquête Exclusive...

En fait, à Bakou, on se sent tout de suite chez soi. Nous sommes presque dans une ville européenne. Autour de la place principale, élégamment arborée, où se donnent rendez-vous des ados hyper-connectés, les terrasses des cafés branchés accueillent les bakinois jusque tard dans la nuit. Près du Hard Rock Café, nous croisons une jeune fille en robe de cuir qui tient en laisse un toutou blanc à la queue violette.

Un groupe de jeunes, avec une caméra, nous aborde et nous demande quelque chose en azeri que nous ne comprenons pas. Ce sont des lycéens qui réalisent un reportage. Ils nous reposent la question en anglais : « *Quel doit être à votre avis la place de la femme dans la société ? Pensez-vous que l'égalité hommes-femmes est respectée en Azerbaïdjan ?* »

Ça commence bien : je sens que les préjugés vont en prendre un coup !

Face à la place, se dresse l'église arménienne Saint-Grégoire. On se souvient que, lors du Sommet mondial des dirigeants religieux à Bakou en 2010, le Catholikos de tous les Arméniens Karekin II avait lui-même visité l'église, restaurée par l'État, et n'avait pas caché son admiration en regardant les livres conservés dans la bibliothèque.

Nous longeons ensuite les vitrines de mode en direction de la large promenade de bord de mer, sortie

Les gratte-ciel Flame Tower sont devenus un nouveau symbole de Bakou



favorite des familles. Les visages souriants des inconnus qui nous saluent en passant. Ceux qui, nous entendant parler français, s'arrêtent pour nous lancer un « *bonjour* » amical. Vraiment pas rancuniers, ces Azéris, après tout ce que les médias français leur balancent...

Quelques jours plus tard, nous nous rendons dans la cité historique, soigneusement entretenue, mémoire de la ville mais aussi paradis des chineurs, où nous rencontrerons Maurice, un Français établi à Bakou, qui a décidé de retaper une vieille bâtisse pour en faire un restaurant

La Venise de Bakou est l'un des lieux de détente les plus prisés...



La ville d'Aghdam détruite pendant l'occupation. On l'appelle ville fantôme ou Hiroshima caucasien...



français. Décidément, la France est omniprésente ici, avec ses grandes marques, son *Café de Paris* sur la place principale, et même, près de la *Tour de la Vierge*, une plaque souvenir rappelant le séjour du Général de Gaulle en 1944. Avant de quitter Bakou, nous visiterons l'UFAZ, la Faculté des Sciences franco-azerbaïdjanaise pilotée par l'Académie de Strasbourg, ultra-moderne et ultra-prisee par les étudiants azéris. Oui, les Azerbaïdjanais aiment la France, confirmant l'adage « *un ami, c'est quelqu'un qu'on connaît très bien... et qu'on aime quand même* ».

Bakou, c'est aussi une explosion de créations artistiques, sous toutes ses formes. La peinture notamment, qui s'épanouit dans une multitude d'ateliers que l'on peut découvrir pratiquement à chaque coin de rue, véritable ruche de nouveaux talents.

La culture semble être la grande priorité des autorités azéries. Il y a des musées partout. La mise en valeur des sites archéologiques témoigne de notre proximité avec l'histoire de cette région, celle de l'origine du fameux *type caucasien*.

La ville est vraiment jolie, à part peut-être ces hautes grilles et ces barrières de béton qui plombent le paysage. Une explication : dans quelques jours va se tenir le Grand Prix de Formule 1 dans les rues de Bakou.

Départ pour le Karabakh

Mais le but final de notre voyage n'était pas touristique. Nous voulions nous rendre au Karabakh, pour voir réellement ce qu'il en était. Étrangement, peu de journalistes français avaient souhaité s'y aventurer, préférant rester blottis dans le giron arménien, craignant

peut-être d'y découvrir une vérité qui mettrait à mal leur ligne éditoriale.

C'est parti ! Nous croisons quelques camions militaires, beaucoup d'engins de terrassement. Je suis accompagné de Karim, Sarra, Sevda, une étudiante francophone qui nous sert d'interprète, et Maya Baghirova, la talentueuse photographe dont les clichés sur la communauté des juifs de montagne m'avaient bouleversé.

Nous faisons une halte à Gandja. Deuxième ville d'Azerbaïdjan, elle est l'une des plus anciennes du Caucase. C'est ici que vécut au XII^e siècle Nizami Gandjavi, grand poète et penseur, dont les textes, qui parlent de tolérance, d'égalité, et de liberté, inspirèrent les philosophes des Lumières. Karim a justement écrit une biographie de Nizami. Un peu comme Voltaire chez nous, il est une référence majeure pour les Azerbaïdjanais.

Face au grand parc de cette belle cité verte, un trou béant défigure l'un des quartiers résidentiels de la ville. Une nuit d'octobre 2020, il a été visé par des tirs nourris de roquettes lancées depuis l'Arménie. Nous sommes pourtant loin de la zone de conflit. Devant les immeubles déchiquetés, les façades éventrées, trois jeunes filles viennent à nous. Elles portent le même T-shirt rappelant l'événement. Ce sont trois rescapées de l'attaque. Elles ont vu mourir leur famille, leurs amis, leur copines de classe, et se consacrent désormais au devoir de mémoire.

L'une d'elle nous interpelle : « *Pourquoi ont-ils fait cela ? Et pourquoi la France soutient-elle ces criminels ? Parce qu'ils sont chrétiens et nous musulmans ? Mais nous*



À Aghdam, comme dans d'autres territoires libérés, le processus de déminage se poursuit...

adorons le même Dieu, et c'est le même Dieu qui, à la fin, jugera nos actes. Que nous soyons chrétiens, juifs, ou musulmans. »

L'Hiroshima du Caucase

Peu après, nous atteignons Agdham.

Mais que s'est-il donc passé ici ? La ville est comme vitrifiée après une attaque nucléaire. On l'appelle d'ailleurs « L'Hiroshima du Caucase ». La guerre de 44 jours a-t-elle donc été si violente qu'aucune pierre n'ait pu rester debout ?

Non. Il n'y a pas eu de combat à Agdham en 2020. Comme ailleurs au Karabakh, c'est pendant l'occupation arménienne que cela s'est produit. Après avoir pris la ville en 1993 avec une unimaginable sauvagerie, les Arméniens, pas assez nombreux pour peupler l'ensemble du Karabakh, ont préféré raser Agdham, ainsi que d'autres villages, afin d'effacer toute trace de la présence azérie.

Agdham était l'une des perles du Karabakh, avec ses jolies avenues bordées de maisons blanches, ses larges places, ses jardins. De son théâtre, de son conservatoire de musique, de son musée, de ses hôtels, de ses vignes, et même de sa fameuse maison du thé, célèbre dans tout l'Azerbaïdjan pour son style japonisant, il ne reste plus rien. Les 125 000 habitants du district ont dû s'échapper de leurs maisons pillées et incendiées, et fuir vers d'autres régions. Les pierres ont été emportées par les Arméniens pour construire leurs propres habitations, loin des fantômes de l'ancien joyau du Karabakh.

Je ne comprends pas. Les Arméniens ont affirmé, pendant des années, que la région leur appartenait. Alors, si c'était vrai, pourquoi n'ont-ils pas habité ces lieux, pourquoi n'ont-ils pas construit, enjolivé, modernisé ? Pourquoi ont-ils tout détruit ?

« Ne vous aventurez pas seuls au milieu des ruines » nous prévient un soldat. Au moment de leur déroute, et même après, grâce à l'incursion de commandos spécialisés, les forces arméniennes ont truffé le sol de mines antipersonnel. Elles continuent à tuer, car le gouvernement de Nikol Pachinian refuse toujours d'en révéler les emplacements.

La végétation entoure un pan de mur resté miraculeusement debout. Une fresque représente une famille de paysans entourée d'épis de blé. C'est tout ce qui reste du Musée du pain. Il était le deuxième au monde. Autour d'une fontaine, les salles d'exposition présentaient le travail du pain. On pouvait s'y asseoir paisiblement autour d'une tasse de thé.

Plus loin, des tapis ont été installés dans les ruines de la mosquée, un temps transformée en étable, puis laissée à l'abandon. On y entend de nouveau les murmures de la prière. Du haut du minaret, le spectacle de cette ville atomisée nous serre la gorge. Le plan de ce qui était Agdham ressurgit, comme les vestiges d'une antique cité disparue. On essaie retrouver ce qui fut des maisons, des places. On imagine les enfants se rendant à l'école, les vieux assis autour de la fontaine magistrale qui représentait un travailleur frappant le sol de sa pioche. Devant la statue aujourd'hui disparue, se

Théâtre dramatique d'Aghdam en 1958. Au premier plan, une fontaine et sa statue-monument. Pendant les années d'occupation, le théâtre et ce monument ont été complètement détruits...



dressait le théâtre dont il ne subsiste qu'un morceau de façade. Je cherche en vain les stigmates de ce qui fut l'hôpital, le stade, le centre national de mugham, la musique traditionnelle azerbaïdjanaise.

J'aperçois une sorte de terrain vague. Nous en approchons, guidés par les militaires qui nous indiquent le chemin déminé. La terre retournée, les portraits ornés de fleurs et de drapeaux azerbaïdjanais : c'est un cimetière, vandalisé par les occupants. Plus de 1 000 âmes y reposaient avant que leurs tombes ne soient saccagées. Leur mémoire profanée.

Je me sens mal à l'aise. J'ai le sentiment d'être un voyeur. Car ici ont vécu et sont morts des milliers de gens qui ne demandaient qu'à continuer à vivre en paix. Mais il est important de témoigner, car il semblerait que pour certains ici, il y a des morts qui comptent et d'autres pas.

Nous remontons dans notre van et quelques minutes plus loin, je demande à m'arrêter. Une noria de camions, d'engins de terrassement est à l'oeuvre.

« Nous rétablissons les alimentations d'eau et d'énergie, nous reconstruisons les routes. Bientôt, ici s'élèvera une ville moderne, écologique, et connectée, où tous, quelle que soit leur origine, leur religion, pourront vivre heureux, ensemble », nous annonce un responsable.

Je me tourne vers mes compagnons de voyage : « À qui appartient une terre ? À ceux qui la détruisent ou à ceux qui la construisent ? » Maya immortalise ce moment : c'est ici que se bâtit le futur de l'Azerbaïdjan.

En guise de conclusion...

J'aime bien Blaise Pascal, sauf son idée que « *Tout le malheur du monde vient d'une seule chose, qui est de ne pas savoir demeurer en repos, dans une chambre.* »

Au contraire, il faut sortir de sa zone de confort pour découvrir le monde. Cela éviterait bien des préjugés, des errements. À Bakou, nous avons rencontré des députés, des ministres, des artistes, et des gens de tous les jours. Tous partagent le même amour pour leur patrie, et l'espoir que bientôt, tout le monde, Azéris, Arméniens, Russes, Tatars ou autres, pourra vivre de nouveau en paix.

Il y a 48 ethnies, cultures et religions en Azerbaïdjan. Chacun peut y vivre ses traditions, en toute liberté, car la tolérance fait partie de l'ADN de l'Azerbaïdjan.

Un jour Vugar, diplomate francophone qui nous servit avec avec efficacité de guide et de sésame, nous invita à une réunion entre amis. Il s'agissait des chefs de toutes les religions : musulmans chiïtes et sunnites, catholiques, juifs des montagnes, juifs ashkénazes, juifs européens, orthodoxes russes. Nous avons alors compris ce que signifiait l'expression *Laïcité inclusive*. Mais, comme disait Rudyard Kipling, ceci est une autre histoire. Elle mériterait de vous être contée un jour... ✿

NOTES :

1. Armée Secrète Arménienne pour la Libération de l'Arménie
2. Référence à un célèbre sketch de Coluche

IRS Découvrir l'Azerbaïdjan

Maison de thé à Aghdam. Construit en 1986, elle a été entièrement détruite pendant l'occupation arménienne de la ville

